

Jean-François SOULET
(Université de Toulouse-Le Mirail,
Groupe de Recherche en Histoire Immédiate)

**LES REPRESENTATIONS PAYSANNES
DANS LE ROMAN D'EMILE GUILLAUMIN
*LA VIE D'UN SIMPLE***

Depuis les années soixante, les historiens français n'ont pas consacré moins d'une vingtaine de thèses d'Etat à l'analyse de l'évolution de la société rurale française au siècle dernier. Grâce à ces travaux, des secteurs essentiels de l'histoire rurale ont été reconnus, balisés, et parfois explorés de manière définitive. Pour nombre de régions françaises, les aléas capricieux de la conjoncture économique, les nuances de l'évolution démographique ou des comportements politiques sont désormais connus dans le détail, et une première synthèse a pu être brillamment esquissée dès 1975 dans le cadre de *l'Histoire de la France rurale*.

Face à ces monuments d'érudition patiemment élevés par les historiens patentés, que peut bien apporter un simple roman ? Que peut dire, par exemple, de plus ou de mieux, dans les trois-cent-dix-sept pages de *La Vie d'un Simple*, son auteur, Emile Guillaumin¹, paysan autodidacte, qui n'ait été déjà noté dans les milliers de pages rédigées par les spécialistes de l'histoire rurale ?

Terminé en 1902, et publié en 1904, alors que son auteur, âgé d'une trentaine d'années, avait eu une expérience personnelle et familiale de la vie paysanne, le roman de Guillaumin a le double

¹ Guillaumin E., *La Vie d'un Simple*, Coll. Le Livre de Poche, N°3419, Stock, 1975.

mérite de nous faire pénétrer dans une province peu fréquentée par les historiens ruralistes -l'ancien Bourbonnais, qui s'étend sur le département de l'Allier- et, surtout, de nous fournir un témoignage de premier ordre sur la vie quotidienne paysanne depuis le second quart du XIXème siècle. Je dis bien "vie quotidienne", car son apport essentiel ne se situe pas dans le domaine de l'histoire politique ou économique, mais dans celui de l'histoire des représentations. Un domaine neuf, passionnant, mais pour lequel la documentation dispersée en de multiples sources, le plus souvent administratives ou judiciaires, se révèle difficile à embrasser et oblige à un délicat "décodage". Aussi, une chronique du type de *La vie d'un Simple*, écrite seulement à quelques décennies de distance des faits rapportés, par un praticien et un observateur attentif de la vie paysanne, constitue une de ces bonnes fortunes que, de temps à autre, Clio réserve à ses fidèles. Un tel document, tout en recoupant des faits et des attitudes souvent notés à partir des sources classiques de l'ethnologie historique, les confirme, les éclaire et leur donne cette authenticité du vécu dont ne peut que rêver le meilleur des historiens dans son ambitieuse reconstitution du passé,

UN ÎLOT DE TERRE BOURBONNAISE

La vie d'Étienne Bertin, personnage central du roman de Guillaumin, se déroule tout entière sur un îlot de terre bourbonnaise. Pour en mesurer les limites, il suffit de prendre un compas, d'en placer la pointe à la jonction de la route départementale 134 et du ruisseau Chamaron, au sud-est de Bourbon l'Archambault, et de tracer un cercle d'un rayon de dix kilomètres... Tous les lieux qui ont marqué l'existence de ce petit métayer se situent à l'intérieur de cette circonférence : le hameau d'Agonges, où il voit le jour en octobre 1823, les communes de Meillers, de St-Menoux - témoins de son adolescence, d'Autry où il se place comme domestique, de Franchesse qu'il habite, en tant que métayer, vingt-cinq ans durant... et puis les deux bourgs de Bourbon-l'Archambault et de Souvigny qui, à ses yeux, font figure de métropoles ! Quant à Moulins, le chef-lieu du département, situé à l'extérieur de ce cercle., Etienne Bertin ne s'y rend qu'une seule fois, contraint et forcé par une citation judiciaire.

Donc, pas de grands voyages dans la vie de ce paysan; seulement des déplacements courts imposés par la nécessité. Courir

les chemins reste longtemps le contraire d'un plaisir, tant les voies sont bosselées et défoncées, praticables par les seules charrettes lourdes tirées par des boeufs. C'est en pareil équipage, juché sur les hardes et les pauvres ustensiles de ses parents, qu'Étienne enfant effectue son premier voyage pour se rendre d'Agonges à Meillers. Une dizaine de fois dans sa vie, il connaîtra ces pénibles déménagements, ces transplantations brutales qui sont le lot des paysans non propriétaires. "Les métayers, proclame l'un des "maîtres" de Bertin, sont comme les domestiques, avec le temps ils prennent trop de hardiesse; il est nécessaire de les changer de loin en loin".

Si l'on excepte les changements périodiques de métairie, les occasions de déplacement demeurent, dans la vie courante, très limitées. L'école n'en est pas une, car il n'est pas question de scolarisation, ni pour Étienne, ni pour ses enfants; seuls, ses petits-enfants pourront bénéficier des lois Ferry. Le premier, et longtemps, l'unique contact avec la société, se réduit à la participation hebdomadaire aux séances de catéchisme. Durant deux ans, celles-ci représentent une véritable distraction pour le jeune Étienne qui doit se rendre au bourg de Noyant, et profite du chemin pour musarder en compagnie d'autres jeunes paysans. Les rapports durables qu'il entretient, par la suite, avec ses "camarades de communion" montrent que ces derniers jouaient un peu le rôle de nos "copains" d'école ou de régiment. Dans ce monde de la petite paysannerie, en effet, l'institution scolaire n'est pas la seule défailante. Un autre pilier de l'intégration nationale, telle que la concevra la III^e République, fait défaut jusqu'en 1872 : le service militaire. Considéré, en raison de sa durée et du souvenir des guerres meurtrières du Premier Empire, comme une calamité sans nom par les parents, qui déclarent préférer voir leurs fils mourir que partir soldats, tout est fait pour l'éviter. On économise sou après sou pour « assurer » sa progéniture à un « marchand d'hommes » ou à une mutuelle chargée de trouver des remplaçants à ceux qui tireraient un mauvais numéro.

A L'ECART DE LA VIE NATIONALE

Dans ces sociétés rurales, où il n'y a place ni pour l'école, ni pour le service militaire, et où les déplacements se bornent au "petit tour" hebdomadaire, ou seulement bi-mensuel, au village pour assister à la messe, et passer un moment au cabaret, à quoi s'ajoute la

fréquentation saisonnière des foires des environs, on conçoit qu'il n'existe pas la moindre notion du monde extérieur et des réalités nationales. "Au-delà des limites du canton, note E. Guillaumin, au-delà des distances connues, c'étaient des pays mystérieux qu'on s'imaginait dangereux et peuplés de barbares". Longtemps, on prête peu d'intérêt à cet ailleurs, notamment aux événements politiques qui s'y déroulent. Il faut qu'un membre de la communauté familiale y soit directement impliqué, comme le beau-frère d'Etienne, soldat en Algérie, pour qu'un fait extérieur soit évoqué. A compter de 1848, cependant, on assiste à un certain éveil de la conscience nationale, Etienne Bertin, qui a alors vingt-cinq ans, se tient au courant des événements parisiens par l'intermédiaire d'un agent d'assurances qui reçoit régulièrement le journal. L'homme lui explique les caractères du régime républicain et l'informe de ses principales innovations. Parmi celles-ci, la suppression de l'impôt sur le sel est jugée par Bertin d'une plus grande importance que l'établissement du suffrage universel. Pour "remercier le gouvernement nouveau d'avoir mis le sel à deux sous", et non sans avoir subi –par épouse interposée– les pressions hostiles du curé, il vote républicain. Mais, six mois plus tard, inquiet des bruits que font circuler les conservateurs ("si un républicain était nommé président, le blé ne se vendrait plus que vingt sous la mesure"), il bascule, comme la plupart des paysans français, dans le camp bonapartiste. Puis, c'est le silence, peut-être l'indifférence, jusqu'à la chute de celui qui n'est plus désigné que par le surnom de Badinguet.

La guerre de 1870-1871 constitue un réveil brutal et douloureux. Pour la première fois, des membres de la famille (les deux fils d'Etienne) sont appelés sous les drapeaux ; l'un est envoyé de "l'autre côté du grand ruisseau", c'est à dire en Algérie, tandis que son cadet se trouve incorporé dans l'armée de la Loire, avec Bourbaki. Ces départs émeuvent mais n'engendrent aucune manifestation de sentiment national. La première réaction de Bertin à la nouvelle de l'incorporation de ses fils est du simple dépit : n'avait-il pas déjà déboursé pour les sauver du service militaire ? Cet état d'esprit paraît général ; si bien que la tentative d'organisation d'une garde nationale à Bourbon sombre dans le ridicule, faute de bonne volonté. Il faut finalement attendre 1893 pour qu'Etienne Bertin, alors âgé de soixante-dix ans, sorte de sa réserve, et, à l'occasion de la campagne électorale, s'affiche « quasi socialiste ». Comme si, pour la première

fais de sa longue existence, il établissait clairement un lien entre sa position personnelle et les destinées politiques du pays.

MAL INTEGRE AU VILLAGE

A l'écart de la vie nationale durant à peu près tout le siècle, l'existence paysanne continue à se dérouler exclusivement à l'intérieur de deux cellules : la communauté villageoise et la famille.

En Bourbonnais, pays de faire-valoir indirect et d'habitat dispersé, la participation paysanne à la vie municipale paraît infiniment moins active que dans les communautés de petits propriétaires et d'habitat concentré du Midi de la France, par exemple. Même dans les communes où il réside une ou deux décennies, Bertin n'est jamais appelé à jouer le moindre rôle officiel, à tenir le moindre emploi civil ou religieux. La seule association organisée à laquelle il ait appartenu semble avoir été la mutuelle regroupant les parents des conscrits.

Victime sans doute de l'ostracisme bourgeois à l'égard des non-propriétaires, Etienne limite aux seules distractions dominicales des différents groupes d'âge, sa participation aux activités villageoises. Comme dans les autres régions françaises, les jeunes gens forment le groupe le plus individualisé, le plus soudé à l'intérieur de la communauté et aussi le plus actif, arbitrant le jeu de la société villageoise en intervenant folkloriquement lors des mariages, défendant l'honneur des "laboureux" en se battant contre "ceux du bourg", disposant officiellement d'un dimanche (le second avant Carnaval) pour leurs amusements. Cette jeunesse est agressive et violente. Les rixes se règlent aux poings, au bâton, parfois au couteau. Le rival amoureux d'Etienne Bertin paiera de sa vie l'embuscade carnavalesque qu'il avait imaginée pour le décourager. Cette affaire tragique sera étouffée par suite d'un accord tacite des familles concernées. Il faut bien que jeunesse se passe... Une fois mariés, les hommes ne se rencontrent plus qu'au cabaret pour jouer, boire et se soûler le dimanche et les jours de foire. Le reste de leur temps -en fait, de beaucoup, l'essentiel- ils le passent sur leur métairie, entourée de leur seule famille.

UNE FAMILLE PATRIARCALE

Chez ces métayers du Bourbonnais, la famille demeure encore de type patriarcal. Sauf à certaines périodes au cours desquelles le cercle familial se réduit à un seul couple avec ses enfants et un ascendant (les démographes parlent alors de "ménage élargi"), le plus souvent la maison abrite plusieurs couples conjugaux issus du même ascendant (le ménage devient "polynucléaire"). Ce n'est pas l'un des moindres intérêts du roman de Guillaumin que de nous dépeindre ces dernières communautés familiales larges de la France rurale, qui ne subsistent plus au XIX^{ème} siècle que dans quelques régions du Centre et que l'on désigne sous le terme de "frérèches".

Ainsi, dès avant le mariage d'Étienne, trois couples coexistent sous le même toit : celui des parents, responsables de l'exploitation, et ceux des frères Baptiste et Louis, mariés et pères, à eux deux, de sept enfants. En comptant les deux jeunes soeurs et la grand-mère, le "ménage" Bertin atteint donc le chiffre élevé de dix-sept personnes. A la génération suivante, une organisation identique se reconstitue, de sorte que vers 1870, Étienne et sa femme exploitent une métairie, de concert avec leur fils aîné et leur fille, tous deux mariés, et leur cadet, Charles, encore célibataire. A la différence des anciennes "frérèches", qui reposaient sur des contrats écrits passés devant notaire et formaient de véritables communautés d'intérêts à part égale, dans le ménage Bertin, le père, en tant que chef de métairie, décide seul des ventes et des achats et reçoit seul les bénéfices, ses fils, gendres ou belles-filles étant considérés comme de simples salariés. Dans la pratique, cependant, compte tenu de l'évolution des mentalités, les parents reconnaissent à leurs enfants, nous dit Guillaumin, "un certain droit de contrôle et de critique".

De telles associations exigeaient le maximum d'entente entre les différents membres, et pour mieux la réaliser, rien n'était négligé. De ce point de vue, les mariages "croisés" entre frères et soeurs paraissaient de bon augure et recevaient l'encouragement des parents. Louis, frère d'Étienne, avait une bonne amie, mais sa mère sut lui faire entendre "qu'étant sans doute appelé à vivre toujours avec son frère, mieux valait qu'ils eussent les deux soeurs pour femmes". Cette pression parentale pour le choix du conjoint, choix dont dépendait la bonne marche future de l'exploitation familiale, n'entraîne pas de

rébellion de la part des enfants. En général, ceux-ci acceptent et respectent les trois principes qui, depuis des siècles, fondent la société rurale française : choisir le conjoint dans le pays, si possible dans la commune même; le choisir en fonction de l'intérêt de la famille et avec son accord total ; le choisir exactement de la même condition. Sur ce dernier point, on note au sein de ces modestes classes paysannes les mêmes préjugés que dans la plus haute aristocratie. Etienne n'ose lever les yeux sur Victoire qui lui paraît d'une condition trop supérieure à la sienne : n'est-elle pas fille d'un garde-forestier petit propriétaire alors qu'il n'est que domestique ? Il rejette, par contre, une certaine Suzanne, bâtarde et simple servante : "Pour moi, explique-t-il, qui n'étais domestique que par hasard et de ma propre volonté, c'eût été déchoir que d'épouser une servante ; seules, les filles de métayers étaient de mon rang. A plus forte raison, ne pouvais-je prendre pour femme une bâtarde : pour le coup, ma mère aurait fait du joli".

Son choix une fois arrêté et approuvé par la famille, il restait au jeune homme à satisfaire aux rites précis de la stratégie amoureuse pratiquée alors dans les campagnes. Pour signifier son attirance à l'élue, il devait devenir son danseur attitré lors des bals du dimanche, échanger quelques regards tendres ou même de furtives pressions de mains à l'occasion d'une rencontre. La fréquentation ne deviendrait officielle que le jour où la jeune fille accepterait d'être reconduite chez elle, après la veillée, par ses soins. Il serait alors, aux yeux de tous, son "bon ami" et aurait droit d'écarter tout rival. En dépit des fanfaronnades masculines, et surtout juvéniles, les prérogatives du fiancé semblent s'être limitées à ces galanteries extérieures. Privautés pré-nuptiales et mariages à l'essai ne sont plus de mise. Les filles restent soucieuses de leur "honneur", et Etienne, trop entreprenant, reçoit un soufflet de la servante Suzanne et une rossée de l'ami de la "grosse Hélène". Il avoue quelque peu penaud : "Mon épouse légitime eut les prémices de ma virilité "...

Les relations conjugales apparaissent discontinues et peu empreintes de tendresse. Le conflit, latent ou déclaré, est presque permanent entre Étienne et son épouse. Dans le roman de Guillaumin, les femmes, accablées par leurs multiples tâches et leurs grossesses successives, sont épuisées et acariâtres. On ignore toute manifestation extérieure de tendresse et on reste abasourdi par les

diminutifs affectueux, les égards, les prévenances, ou les câlineries publiques, jugés déplacés ou niais, du neveu parisien et de son épouse, venus passer quelques jours à la ferme. Entre parents et enfants, les échanges sont également rares, et les rapports parfois tendus, les seconds estimant ne pas être rémunérés en proportion de leur travail par les premiers. Au sein de communautés aussi larges, dans lesquelles coexistent trois couples, leurs enfants et les domestiques, que d'occasions de frictions ! que de jalousies ! Jalousie entre cadets et aîné ; jalousie entre les femmes de la "tribu" ("Quand il y a trois ménages dans la même maison, ça ne marche jamais sans anicroche" note Guillaumin); jalousie aussi, entre le chef d'exploitation et les domestiques, qui envient son autorité et le trouvent dur à la tâche. Néanmoins, ces conflits dégénèrent rarement ; au pire, ils se terminent par l'exclusion volontaire d'un membre. Cette relative bonne entente entre une vingtaine de personnes vivant et travaillant dans la promiscuité la plus totale, qui ne manque pas de nous surprendre, reposait sur quelques principes dont deux essentiels : une spécialisation très poussée conduisant à une répartition minutieuse des tâches et des rôles ("le bouvier ne s'occupe jamais du jardin; le jardinier sait guère labourer, ni soigner les boeufs"); et le respect absolu de l'autorité du chef de ménage, inculqué fortement dès l'enfance.

Dans l'éducation et l'apprentissage des enfants, le rôle de la mère, fondamental, ne se bornait pas à la prise en charge matérielle, mais visait très tôt à les discipliner ainsi qu'à automatiser certaines tâches ou certaines responsabilités, en usant à l'occasion de contraintes physiques. Dès cinq ans, Etienne est véritablement « dressé » à la fonction de berger, un peu à la façon du jeune héros du film *Padre Padrone* : il est battu pour avoir rentré ses moutons trop tôt avant l'orage ; il est battu, un autre jour, pour les avoir rentrés trop tard, après l'orage... Au cours de ce rude apprentissage, le père n'intervient pas. Tout se passe comme s'il se déchargeait totalement de cette tâche sur son fils aîné. Entre Baptiste et Etienne, séparés par treize ans d'âge, existent de nombreux liens privilégiés ; liens officiels d'abord, puisque Baptiste est le parrain d'Etienne ; liens d'affection : c'est Baptiste qui porte son jeune frère lors d'un long parcours ; c'est lui qui va le consoler lorsqu'il boude et refuse de manger ; plus tard, c'est toujours avec lui qu'il fait équipe pour les sorties du dimanche. Mais leurs rapports ne sont nullement égalitaires ; en ce qui concerne

Baptiste, plus paternels que fraternels ; la formation d'Etienne au labourage, ponctuée par quelques taloches de l'aîné, est à ce sujet significative. Quant aux grands-parents, leur rôle paraît discret. La grand-mère n'intervient pas directement, mais elle inspecte tout et sait faire pression sur son fils et sa belle-fille. Devenu grand-père à son tour, Etienne entretient des rapports étroits avec l'un de ses petits-fils, Francis. Tout son répertoire de contes, de devinettes et d'histoires drôles y passe. A la façon de l'aïeul de Pierre-Jakez Hélias dans *Le cheval d'Orgueil*, il prend plaisir à lui transmettre tout son savoir, toute sa culture populaire, recevant en retour les connaissances acquises à l'école par l'enfant.

Enfance brève puisque, nous l'avons vu, dès cinq ans, Etienne se trouve associé à la garde du troupeau de moutons, en compagnie de sa soeur, de trois ou quatre ans son aînée. A sept ans, le voilà seul gardien, se levant dès cinq heures du matin et ne rentrant qu'en fin de journée. De neuf à quinze ans, on lui confie la garde des cochons et l'entretien de la porcherie ; on l'initie à "l'art du laboureur et du toucheur de boeufs". A partir de quinze ans, on attend de lui les services d'un adulte : labourer, battre au fléau, nettoyer les étables... Trois ans plus tard, il ose demander son premier argent de poche (40 sous), et, à vingt ans, se sentant de trop, quitte la métairie pour aller se placer comme domestique.

DOMESTIQUE, "LOCATAIRE" ET METAYER

Situé au plus bas de la hiérarchie de la petite paysannerie de l'époque, hiérarchie fondée davantage sur le degré de responsabilité que sur le niveau de revenus, l'état de domestique devait constituer, pour le héros de Guillaumin, le palier normal de départ d'une ascension sociale le conduisant jusqu'à la condition de métayer. C'est donc sans amertume que, l'épi de froment au chapeau, il se loue à la foire de Souvigny pour quatre-vingt-dix francs par mois. Estimant ce salaire très convenable, il demeure domestique durant plusieurs années.

Peu après son mariage, il quitte ce premier état pour celui de fermier. Il prend en ferme pour trois ans une petite "locature" près de Bourbon. Bien que Guillaumin n'en dise mot, tout se passe comme si

Etienne Bertin avait vu trop grand et, par ambition ou par mauvais calcul, voulu franchir, d'un coup, deux ou trois barreaux de l'échelle de la société paysanne. Ses revenus se révèlent vite insuffisants pour acquitter le fermage annuel et rembourser les sommes empruntées lors de l'achat initial du cheptel (deux vaches et des outils). Il lui faut donc, en supplément du travail fourni dans sa ferme, aller se louer comme "journalier" sur des chantiers ou dans les grands domaines environnants. Jusqu'au jour de 1853 où « une bonne occasion » s'étant présentée, il prend en charge une métairie.

La condition qui lui paraît la plus appropriée matériellement et psychologiquement est, en effet, celle de métayer. Elle ne nécessite pas d'investissement initial, et permet de renouer avec la tradition familiale en gardant, si l'exploitation est assez vaste, ses enfants avec soi le plus longtemps possible. Ces quelques avantages sont cependant payés très cher. Les baux passés devant notaire prévoient non seulement des versements en nature, sur la base d'un partage à mi-fruits de toutes les récoltes, mais aussi un "impôt colonique" annuel dont le montant augmente régulièrement : 400 francs en 1853, 600 francs en 1865, 900 francs en 1878 ! A cela s'ajoutent encore des prestations en nature, comme la remise obligatoire au propriétaire de six poulets, six chapons, vingt livres de beurre, la moitié des dindes et des oies... De plus, le métayer doit assurer tous les charrois du maître, nettoyer ses voitures, faire son jardin, casser son bois !

Malgré tout, Berlin demeure vingt-cinq ans dans sa première métairie, non pas qu'il soit pleinement satisfait de son sort, mais par crainte de trouver pire ailleurs. De par son expérience familiale, il connaît la rapacité de ces petits bourgeois locaux, que Guillaumin nous dépeint comme des maîtres odieux, despotiques, méprisants, avares, malhonnêtes, et souvent incompetents. Se désintéressant totalement des conditions matérielles de vie de leurs métayers, ils les laissent croupir dans des mesures minuscules et insalubres.

« ...PRISONNIERS DANS LE MEME CADRE »

Plus encore que ces mauvaises conditions de vie et de travail ou l'injustice du "maître", ce qui pèse le plus lourd dans l'existence du métayer, c'est la quasi impossibilité de s'évader de son état. Un jour de

découragement, Etienne Bertin, esquissant une comparaison entre sa vie et celle des autres catégories sociales, conclut, non sans amertume que la sienne est de beaucoup la plus "cruellement bête et triste" : "Et toujours, remarque-t-il, il nous faut demeurer là, vêtus d'habits rapetassés, crottés, semés de poils de bêtes -dans les mêmes vieilles maisons laides et sombres avec leurs entours d'ornières, de patouille et de fumiers- prisonniers dans le même cadre".

Isolé, le métayer l'est tant moralement que socialement. Dans sa vie, la religion, par exemple, occupe peu de place. Les rapports avec un clergé rural jugé "lèche-pied" (des maîtres] et décrit comme amateur de bonne cuisine et de bon vin, sont inexistantes. Bertin, qui croit en l'existence d'un Être suprême mais "pas aux théories sur le paradis, l'enfer, la confession et les jours maigres", limite sa pratique à l'assistance à la messe dominicale deux fois par mois, et à l'observation scrupuleuse d'un certain nombre de rites agraires. Il ne manque ni la procession des Rogations et celle de St-Marc, dont il attend la préservation des récoltes, ni la messe de Saint-Athanase, réputé protecteur contre la grêle. Il n'hésite pas à asperger d'eau bénite les fenils vides, à former une croix avec la première javelle ou sur le dos des vaches après le vêlage. Matin et soir, il fait même un "bout de prière"... Ni dévot, ni esprit fort, il revendique dans le domaine de l'irrationnel, "le droit de rester perplexe, également éloigné de ceux qui affirment et de ceux qui se moquent". A l'instar de la grand-mère ou de l'épouse, il ne se précipite pas chez les "défaiseurs de sorts" pour faire dégonfler des brebis ou désensorceler une étable, mais il s'avoue furtif et troublé lorsqu'un guérisseur sauve son enfant. Il accepte les traditions, mais les décrit avec le recul de l'observateur qui s'efforce d'en comprendre le sens. Si, peu après un décès, l'on vide le seau d'eau, c'est, explique-t-il, "parce que l'âme de la défunte avait du s'y baigner avant de s'élever vers les régions célestes".

Mais, sans que ce sentiment soit jamais explicitement exprimé, on perçoit une insatisfaction vis à vis de cet ensemble culturel constitué par la religion, les croyances populaires, et les coutumes. Peu à peu, au cours du siècle, le métayer prend conscience du décalage culturel qui existe entre son milieu d'une part, et celui des régisseurs, des propriétaires et de la bourgeoisie urbaine d'autre part. Deux mondes parallèles, qui coexistent dans le même espace géographique, mais que tout sépare. D'un côté, une vie confortable

dans une maison vaste, bien meublée, où l'on se soigne, et où l'on se soucie de l'hygiène; de l'autre, une famille, entassée dans une chaumière, dépouillée de tout, et où l'on ne peut faire appel au médecin que dans des circonstances exceptionnelles. Les uns, maniant avec dextérité la langue officielle, apprise dès l'enfance et perfectionnée à l'école ; les autres, la déformant, l'écorchant et lui préférant, non peut-être sans humiliation, le patois maternel. Ici, un petit groupe qui lit, écrit, se promène, prend des congés ; là, toute une famille analphabète, rivée à son labeur.

Sans jamais tomber dans un manichéisme facile, sans jamais mettre en exergue un antagonisme latent, Guillaumin parvient, par de simples notations, par quelques scènes sobres -comme les visites du propriétaire Gorlier à "La Creuserie", ou celles de ses enfants- à nous montrer la coexistence de deux classes, de deux civilisations. Il marque bien la mutation qui se produit à cet égard lorsque son héros prend soudain conscience que l'accès à la culture écrite serait une première passerelle pour aller de son monde à l'autre. Alors qu'il n'avait jamais souffert jusque-là de sa condition d'illettré, le voici qui envisage de mettre son aîné à l'école afin qu'il sache « lire et écrire pour être à même ensuite de tenir nos comptes ». Mais, n'ayant pu obtenir de place gratuite, il doit renoncer à son projet. Plus tard, lorsque ses fils partent à la guerre, il ne peut communiquer avec eux que par l'intermédiaire d'un scribe de bonne volonté : "L'ignorance, avoue-t-il alors, sembla dure pendant ces mois-là, parce qu'on fut gêné plus qu'à l'ordinaire".

Toute évasion par le biais culturel lui étant interdite, il ne reste plus au métayer désireux de quitter son état de dépendance qu'un unique espoir : parvenir à gagner et à économiser suffisamment d'argent pour devenir un jour petit propriétaire. Rêve fou, dont il ose à peine parler, mais qui doit souvent effleurer son esprit au cours de cette vie désespérante, vouée aux "travaux forcés perpétuels", où pas un jour ne peut être perdu, pas même celui du décès d'un membre de la famille, où l'enfance oisive finit dès cinq ans, où la femme n'échappe pas aux besognes les plus pénibles, et où l'on reste toute son existence dans la hantise de dépenses exceptionnelles, qui feraient basculer le ménage de la pauvreté à la misère. Un déménagement, un décès, un procès en correctionnelle, la mort accidentelle de trois brebis ou d'un cochon, prennent figure de catastrophes. Parfois, c'est

une série noire, comme en 1861. Cette année-là, le père Bertin, victime d'un grave accident provoqué par de jeunes taureaux, demeure immobilisé plusieurs semaines. A peine remis, il assiste impuissant à un orage de grêle qui, le 21 juin, ravage le pays de « façon atroce » : "mes quatre sous d'économie sautèrent (...), raconte-t-il, je fus même obligé de quémander une avance d'argent au régisseur pour pouvoir payer mes domestiques". Dans ces conditions, comment espérer pouvoir un jour « faire fortune » ? "Après vingt ans de séjour à "La Creuserie", reconnaît Bertin, je n'étais guère plus riche qu'au moment de mon installation. C'est tout juste si j'avais pu rembourser les mille francs qu'il me restait devoir sur ma part de cheptel"...

Mais voilà que vers 1875, l'incroyable se produit : à la suite de plusieurs bonnes récoltes, Bertin se trouve en possession de quatre mille francs ! Il décide de les confier à un riche fermier général de Bourbon, "l'un des grands brasseurs d'affaires de la région", qui lui promet 5% d'intérêts, mais qui, trois mois plus tard, prend "le pays par la pointe", laissant ses nombreux créanciers ruinés et mortifiés par leur crédulité. Jamais plus, notre métayer ne put reconstituer un tel pécule. Malhonnêteté des gens d'affaires, cupidité des propriétaires, mauvaise conjoncture, tout paraît s'acharner sur ce petit monde pour le maintenir socialement immobile.

Parmi les deux générations des Bertin, dépeintes par Guillaumin, nous ne relevons pas un seul cas d'ascension sociale. Le frère aîné d'Etienne, Baptiste, ne parvint jamais à "mettre quatre sous l'un devant l'autre". Le cadet, Louis, crut un moment avoir fait fortune, ayant trouvé le moyen d'économiser environ huit mille francs, Aussitôt, il achète un petit bien, se retrouve conseiller municipal, et joue au petit hobereau. Acquisition, promotion et aspiration qui en disent long sur les profonds appétits de cette petite paysannerie. Mais, ayant vu trop grand, il ne peut rembourser les sommes empruntées pour l'achat et les réparations de sa propriété, et doit céder celle-ci, réduit désormais à casser des cailloux sur la route de Moulins. De tous les frères et sœurs d'Etienne Bertin, Catherine, placée comme servante au chef-lieu du département, est la seule à amorcer une certaine ascension, son fils Georges ayant trouvé une place de comptable dans une grande maison de Paris, La seconde génération, représentée par les enfants d'Etienne, ne progresse pas davantage que la première. Clémentine, mère de quatre enfants, meurt

dans la misère, à trente et un ans à peine, tandis que Charles et Jean finissent leur existence, comme métayers, exploités plus que jamais

ENTRE LA RESIGNATION ET L'ESPOIR

Malgré tout - et c'est là l'étonnant par rapport au prolétariat urbain- la révolte ne gronde pas dans ces campagnes. Le métayer a conscience de son exploitation par un groupe, auquel, culturellement et socialement, tout l'oppose, celui de la bourgeoisie. Il souffre de sa condescendance, de ses moqueries et de son mépris. Il rage de l'injustice qui préside aux rapports avec les propriétaires. Mais son analyse demeure individuelle et ne débouche jamais sur une action. Un moment, cependant, il croit que la solution est d'ordre politique, et accueille avec espoir 1848, mais sa déception est forte et durable. Lorsqu'il prend la parole en public, pour la première fois, lors de la campagne électorale de 1893, il se prononce en faveur des candidats avancés, mais affirme que « ceux qui font métier de politicailler sont souvent des ambitieux ou des farceurs ».

Ni engagement politique, ni révolte, ni totale résignation chez le héros de Guillaumin, mais la conviction profonde qu'un jour la situation s'améliorera par la force des choses, car rien n'est jamais figé. En attendant cette aurore, le monde de la petite paysannerie doit, coûte que coûte, conserver sa dignité et sa fierté.

Admirable reconstitution des représentations paysannes à la veille de ce premier grand éveil collectif du monde rural, que furent les débuts du syndicalisme agricole, et dont l'auteur de *La Vie d'un Simple* fut un des pionniers.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Boissel J., "Littérature et condition paysanne : La Vie d'un Simple d'Émile Guillaumin », *Ethnologie française*, t. 6, n°2, 1976, p. 143-148.
 Halevy D., *Visites aux paysans du Centre*, Coll. Pluriel, Paris, Grasset, 1978.
Histoire de la France rurale (Sous la dir. de G.Duby et A. Wallon), t. 3 Le Seuil, 1976.
Le centenaire d'Émile Guillaumin, Comité du centenaire E.Guillaumin, Paris, Klincksieck, 1975.
 Ragon M., *Les écrivains du peuple*, Paris, Vigneau, 1947.
 Vernois P., *Le roman rustique de G.Sand à Ramuz*, Paris, Nizet, 1963.
 Voisin J., *Le vrai visage d'Émile Guillaumin*, Yzeure (Allier), 1953.

